

—Ah !... fit Carral.

—J'ai reçu une invitation, vous savez, l'autre jour ?... Je l'avais oublié.

—Enfant que vous êtes ! dit Carral avec une bonhomie affectueuse et tant soit peu protectrice, vous prenez bien de la peine pour vous cacher de moi. Ne savez-vous donc pas que je connais vos petits secrets aussi bien que vous... mieux que vous peut-être ?

Le front de Xavier se rembrunit de nouveau ; sa bouche perdit son sourire.

—Vous avez beaucoup d'audace, ajouta Carral.

—De la folie ! voulez-vous dire, murmura Xavier avec amertume.

—Non pas : j'ai dit de l'audace et je m'y tiens. Votre partie n'est pas belle, mais on peut la gagner.

—Ah ! si j'étais riche ! s'écria Xavier

—Ce serait un atout de plus dans votre jeu, rien que cela, très cher. Ce qu'il vous faudrait, c'est un beau nom... un nom comme le mien, par exemple !

—Vous êtes bien heureux, vous, Carral !

—Passablement, oui. D'un autre côté, eussiez-vous le plus beau nom de France, vous trouveriez toujours sur vos pas un obstacle.

—Quel obstacle ?

La voix de Carral devint grave.

—Vous avez un ennemi mortel, Xavier, dit-il, un ennemi puissant, redoutable, et qui ne vous pardonnera point. Ne me demandez pas son nom ; je ne pourrais vous l'apprendre.

—Un ennemi mortel ! répéta le jeune homme ; un ennemi qui ne me pardonnera point ?... Si loin que puissent se porter mes souvenirs, je ne découvre pas. Vous raillez, Carral. Je suis sûr de n'avoir offensé personne, jamais !

Le mulâtre se repentait déjà d'avoir parlé sans doute, car il reprit aussitôt, en feignant l'enjouement :

—J'ai été trop loin, très-cher, beaucoup trop loin ! Vous avez dû croire, sur ma foi ! qu'il s'agissait pour le moins d'une vendetta de mélodrame... non : il y a quelqu'un en ce monde qui ne vous aime pas, voilà tout.

—Et ce quelqu'un, c'est ?... .

—Réellement, je ne puis vous le dire. Mais qu'importe cela ? Voyons, un peu d'aide fait quelquefois grand bien : voulez-vous accepter mes services ?

—Dans une affaire de cette nature, dit Xavier en hésitant, je ne vois pas... .

—En quoi je puis vous servir ? ni moi non plus. Mais je suis assez bien reçu à l'hôtel de Rumbrye, vous savez. Si je n'y vais plus depuis quelque temps, c'est... .

Carral s'arrêta un instant, et reprit avec une sorte de malaise :

—C'est un tort que je me donne, mais je prévois le moment où je serai forcé d'y retourner. Or, quand on a vraiment envie d'être utile, on trouve toujours quelque moyen... .

Xavier prit la main de son compagnon, et la serra cordialement.

—Vous êtes un bon ami, Carral, dit-il, je vous remercie, et j'accepte votre offre, mais, pour servir quelqu'un, comme vous l'entendez, il faut le connaître à fond, et vous ne me connaissez pas encore.

—Si fait, si fait ! s'écria Carral en reprenant son ton tranchant ; je sais votre histoire, sur le bout du doigt, ou plutôt je la devine. C'est celle d'une foule de héros de roman. Voulez-vous que je vous la raconte ? Vous ignorez votre naissance ; un parent, ou une parente, ou

à leur défaut, quelque banquier, quelque notaire, vous fait passer chaque mois le terme d'une modique pension... .

—Ce n'est pas cela, interrompit Xavier.

—Non ? Alors c'est quelque chose d'approchant.

—C'est quelque chose de triste, Carral ! dit lentement Xavier : j'ignore ma naissance, en effet, je ne me connais aucun parent ! Au collège, on payait ma pension par correspondance ; depuis, ma sortie du collège, je reçois 500 fr. tous les mois.

—Que disais-je ?

—Ces 500 fr., qui me les donne ?

—Qu'importe ?

—Me les donnera-t-on toujours ?

—Ceci est plus sérieux ; mais tout porte à le croire. Par quelles mains recevez-vous ces 500 fr., Xavier ?

—Je ne sais.

—Oh ! oh ! voilà qui est tout à fait mystérieux ! Il faut pourtant que vous voyiez quelqu'un ?

—Personne.

—C'est singulier... .

—Et bien cruel aussi, Carral !... Oh ! croyez-en ma parole, si je n'étais l'esclave d'un espoir insensé, je refuserais ce don, car il ressemble à une aumône ; je romprais avec le monde où j'occupe une place en quelque sorte usurpée ; je travaillerais pour vivre ; je... .

—Là, là ! interrompit Carral, ne travaille pas qui veut, très-cher. Il faut des protections pour être menuisier... . Allons donc ! vous tombez dans la déclamation. Quand vous serez un avocat célèbre, dans dix ou quinze ans, par exemple, il sera temps de repousser ce cadeau, qui me semble à moi une très-bonne chose. Pour le moment, ensorcelé ou non, continuez de le recevoir, croyez-moi... . Mais encore une fois, comment le recevez-vous ?

—Je n'ose vous le dire : vous ne me croiriez pas.

—Dites toujours.

—Eh bien ! chaque mois, du premier au cinq, je trouve un paquet soigneusement cacheté et contenant 25 louis en or.

—Où trouvez-vous cela ?

—Ici, à la place où nous sommes, sur ce balcon.

—C'est singulier, en vérité ! répéta Carral. Et vous n'avez pas cherché à savoir ? Moi j'aurais monté la garde.

—Je l'ai fait. Bien souvent j'ai passé la nuit entière, à l'abri derrière mes rideaux. J'attendais, je guettais... .

—Et vous n'avez jamais rien vu ?

—Jamais.

Carral se gratta le front d'un air pensif.

—Il y a une tée là-dessous, murmura-t-il.

Je ne crois pas, reprit Xavier. Je n'ai rien vu ; le mystère reste entier pour moi ; mais c'est un homme qui jette cet or sur ma fenêtre. J'en suis sûr... .

—Qui vous donne cette certitude ?

—Une nuit, il y a de cela un an, j'étais resté à mon poste d'observation jusqu'au jour. Vers quatre heures du matin, un faible bruit se fit entendre sur le balcon... je me précipitai, et j'entrevis une grande ombre qui tournait rapidement l'angle de l'église : c'était un homme.

—La nuit on ne peut être sûr... .

—C'est ce que je me dis. A cette époque, on faisait des réparations à la chaussée. Le pavé disparaissait sous une épaisse couche de sable qu'une pluie abondante avait délégué durant la nuit. Je me hâtai d'allumer une bougie et de descendre ; il n'y avait sous ma fenêtre